

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Band: 14 (1906)

Heft: 5

Artikel: Les origines de la Croix-Rouge [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555772>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'hôpital de secours que notre Société avait fait construire en toute hâte à Tshémulpo; ils y restèrent 22 jours, deux d'entre eux moururent, et quand l'état des autres le permit, ils furent soignés à l'hôpital de Massouyama ou cinq d'entre eux durent subir des amputations. S. M. l'impératrice leur fournit les membres artificiels. Une

fois guéris, ils furent autorisés à rentrer en Russie.

Le gouvernement russe nous offrit de rembourser nos frais à leur égard; nous refusâmes; il envoya alors 2 millions de yens pour notre caisse de secours, dont que nous acceptâmes avec reconnaissance. »

(A suivre.)

Les origines de la Croix-Rouge

(Suite)

Abstraction faite du point de vue militaire, la bataille de Solférino a donc été, *au point de vue de l'humanité*, un désastre pour ainsi dire européen.

Mais, continue Dunant, pourquoi rappeler tant de scènes de douleur et de désolation et causer ainsi des émotions pénibles? Pourquoi raconter, avec complaisance, des détails lamentables et s'étendre sur des tableaux désespérants?

A cette question bien naturelle, nous répondrons par une autre question.

N'y aurait-il pas moyen de fonder, dans tous les pays de l'Europe, des Sociétés de secours qui auraient pour but de faire donner, en temps de guerre, par des volontaires, des soins aux blessés sans distinction de nationalité?

Puisque l'on veut nous faire renoncer aux vœux et aux espérances des Sociétés des amis de la paix, aux beaux rêves de l'abbé de Saint-Pierre et du comte de Sella; puisque les hommes continuent à s'entretuer sans se haïr, et que le comble de la gloire est, à la guerre, d'en exterminer le plus grand nombre possible; puisque l'on ose encore déclarer, comme l'affirmait le comte Joseph de Maistre, que « la guerre est divine »; puisque l'on invente chaque jour, avec une persévérance digne d'un meilleur but, des moyens de destruction toujours plus terribles, et

que les inventeurs de ces engins de mort sont encouragés dans tous les États de l'Europe où l'on arme à qui mieux mieux; — pourquoi ne profiterait-on pas d'un temps de tranquillité relative et de calme pour résoudre la question que nous venons de poser, question d'une si haute importance au double point de vue de l'humanité et du christianisme?

Une fois livré aux méditations de chacun, ce sujet provoquera sans doute les réflexions et les écrits de personnes plus compétentes; mais ne faut-il pas d'abord que cette idée, présentée aux diverses branches de la grande famille européenne, fixe l'attention et conquière les sympathies de tous ceux qui ont une âme élevée et un cœur susceptible de s'émouvoir aux souffrances de leurs semblables?

Voilà pourquoi le « Souvenir de Solférino » a été écrit.

Des sociétés de ce genre, une fois constituées, avec une existence permanente, se trouveraient tout organisées au moment d'une guerre. Elles devraient obtenir la bienveillance des autorités du pays où elles auraient pris naissance et solliciter en cas de guerre, auprès des Souverains des Puissances belligérantes, des permissions et des facilités pour conduire leur œuvre à bonne fin. Ces Sociétés devraient donc renfermer dans leur sein et pour

chaque pays, comme membres du comité supérieur dirigeant, les hommes les plus honorables et les plus estimés.

Au moment d'une entrée en campagne, les comités feraient appel aux personnes désireuses de se consacrer momentanément à cette œuvre qui consistera à apporter, sous la direction de médecins expérimentés, des secours et des soins aux blessés sur les champs de bataille, puis dans les ambulances et dans les hôpitaux.

Le dévouement spontané n'est pas aussi rare qu'on pourrait le penser. Beaucoup de personnes, sûres désormais de faire quelque bien en étant secondées et facilitées par l'Administration supérieure, iraient certainement, et quelques-unes à leurs propres frais, remplir une tâche si éminemment charitable. Dans notre siècle d'égoïsme, quel attrait pour les cœurs généreux, pour les caractères chevaleresques, que de braver les mêmes dangers que l'homme de guerre, avec une mission toute volontaire de paix et de consolation!

L'histoire prouve qu'il n'y a rien de chimérique à compter sur de pareils dévouements. Deux faits contemporains viennent tout spécialement l'affirmer. Ils ont marqué dans la guerre d'Orient, et sont en étroite corrélation avec le sujet qui nous occupe.

Pendant que les sœurs de charité soignaient les blessés et les malades de l'armée française en Crimée, les armées russe et anglaise voyaient arriver, venant du Nord et de l'Occident, deux légions de généreuses infirmières.

Madame la grande-duchesse Hélène Paulowna de Russie, née princesse Charlotte de Wurtemberg, veuve du grand-duc Michel, ayant engagé près de trois cents dames de Saint-Pétersbourg et de Moscou à aller faire le service d'hospitalières dans les hôpitaux russes de la Crimée, elle les pourvut de tout ce qui était

nécessaire et ces saintes femmes furent bénies par des milliers de soldats.

Du côté de l'Angleterre, miss Florence Nightingale, ayant reçu un pressant appel de lord Sidney Herbert, secrétaire de la guerre de l'empire britannique, l'invitant à aller secourir les soldats anglais en Orient, cette dame n'hésita pas à payer de sa personne avec un grand dévouement. Elle partit pour Constantinople et Scutari, en novembre 1854, avec trente-sept dames anglaises qui, dès leur arrivée, donnèrent des soins aux nombreux blessés d'Inkermann. En 1855, miss Stanley étant venue l'aider avec cinquante nouvelles compagnes, cette circonstance permit à miss Nightingale de se rendre à Balaklava pour en inspecter les hôpitaux. L'image de miss Florence Nightingale, parcourant pendant la nuit, une petite lampe à la main, les vastes dortoirs des hôpitaux militaires, et prenant note de l'état de chacun des malades, ne s'effacera jamais du cœur des hommes qui furent les objets ou les témoins de son admirable charité, et la tradition en restera gravée dans l'histoire.

Dans la multitude des dévouements analogues, anciens ou modernes, dont la plupart sont restés obscurs et ignorés, combien n'y en a-t-il pas eu qui sont demeurés stériles, parce qu'ils étaient isolés et n'ont pas été soutenus par des sympathies collectives, associées avec intelligence pour un but commun!

Si des hospitaliers volontaires s'étaient trouvés à Castiglione le 24, le 25, le 26 juin, ainsi qu'à Brescia, à Mantoue, à Vérone, que de bien ils eussent pu faire!

Que de créatures humaines ils auraient sauvées de la mort dans la nuit néfaste du vendredi, alors que des gémissements, des supplications déchirantes s'échappaient de la poitrine de milliers de blessés en proie aux douleurs les plus aiguës et subissant l'inexprimable supplice de la soif!

Ces bonnes vieilles femmes, ces belles jeunes filles de Castiglione ne pouvaient pas sauver la vie à beaucoup de ceux auxquels elles donnèrent des soins! Il aurait fallu, à côté d'elles, des hommes expérimentés, capables, fermes, préparés d'avance pour agir avec ordre, avec ensemble, seul moyen de prévenir les accidents qui compliquent les blessures et les rendent mortelles.

Si l'on avait eu des aides en nombre suffisant pour relever promptement les blessés dans les plaines de Médole, au fond des ravins de San Martino, sur les escarpements du Mont Fontana, sur les mamelons de Solférino, on n'eût pas laissé pendant de longues heures, dans de poignantes angoisses, ce pauvre bersagliere, ce uhlan ou ce zouave qui s'efforçait de se soulever malgré d'atroces douleurs et faisait inutilement des signes pour qu'on dirigeât une civière de son côté. Enfin, on eût évité le risque d'enterrer des vivants avec les morts!

Des moyens de transport mieux perfectionnés auraient épargné à ce voltigeur de la garde cette affreuse amputation qu'il dut subir à Brescia, nécessité par un manque déplorable de soins pendant le trajet du champ de bataille à Castiglione.

La vue de ces jeunes invalides, privés d'un bras ou d'une jambe, rentrant tristement dans leurs foyers, ne fait-elle pas

naître des remords de n'avoir pas mieux cherché à prévenir les conséquences funestes de blessures qui, souvent, auraient pu être guéries par des secours donnés à temps?

Ces mourants, délaissés dans les ambulances de Castiglione, dans les hôpitaux de Brescia, dont plusieurs ne pouvaient se faire comprendre dans leur propre langue, auraient-ils rendu le dernier soupir en maudissant, en blasphémant, s'ils avaient eu auprès d'eux un être charitable pour les écouter, pour les consoler?

Malgré les secours officiels, malgré le zèle des villes de la Lombardie, il est resté immensément à faire quoique dans aucune guerre on n'eût vu encore un si grand déploiement de charité; mais il était néanmoins en disproportion avec l'étendue des maux à secourir.

Pour l'accomplissement d'une si noble tâche il ne faut pas des mercenaires, que le dégoût éloigne, que la fatigue rend insensibles, durs, paresseux. Il faut des secours immédiats, car ce qui, aujourd'hui, peut sauver le blessé ne le sauvera pas demain; et, en perdant du temps, on laisse arriver la gangrène qui conduit à la mort. Il faut des hospitaliers volontaires, préparés d'avance, initiés à l'œuvre et qui, reconnus officiellement par les commandants des armées en campagne, soient facilités dans leur mission.

(A suivre.)

Travaillons, prenons de la peine....

Depuis bien des années, et grâce à l'initiative d'un grand nombre de nos médecins, il se donne tous les hivers et dans une quantité de villes et de villages suisses, des cours de samaritains.

La Société centrale de la Croix-Rouge suisse a donné plus d'uniformité à ces cours en publiant un programme qui doit

être suivi, et en mettant à la disposition des médecins le matériel d'enseignement nécessaire. C'est ainsi qu'une foule de sections de la Croix-Rouge suisse ont pris naissance, et il est réjouissant de voir s'étendre dans notre pays, et jusque dans les vallées les plus reculées, l'activité bienfaisante des samaritains et des samaritaines.